

## Fenggang Yang, Religion in China. Survival & Revival under Communist Rule

Oxford, Oxford University Press, 2012, XVII, 245 p.

Vincent Goossaert

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24770>

DOI : 10.4000/assr.24770

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 304

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Vincent Goossaert, « Fenggang Yang, Religion in China. Survival & Revival under Communist Rule », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 12 avril 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24770> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.24770>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Fenggang Yang, Religion in China. Survival & Revival under Communist Rule

Oxford, Oxford University Press, 2012, XVII, 245 p.

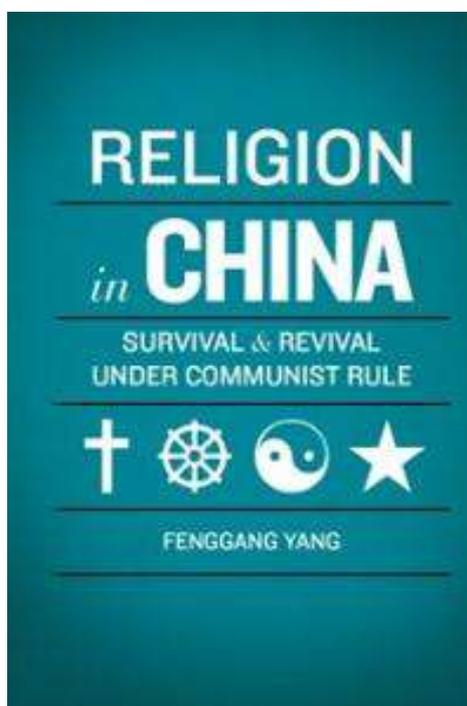
Vincent Goossaert

---

## RÉFÉRENCE

Fenggang Yang, Religion in China. Survival & Revival under Communist Rule, Oxford,  
Oxford University Press, 2012, XVII, 245 p.

1 Yang Fenggang est un sociologue des religions chinoises, formé d'abord à l'Université du Peuple (Renmin daxue) à Pékin puis aux USA, où il s'est converti au protestantisme et a fait carrière ; il est maintenant professeur à l'Université Purdue où il a fondé un très actif centre de recherche sur la religion en Chine. Adepte convaincu du paradigme du marché religieux (ou *rational choice theory*), il développe depuis la fin des années 1990 sa propre théorie sur cette base, et l'a déjà largement diffusée par un nombre important d'articles dans les grandes revues de sociologie des religions.



- 2 *Religion in China* est un ouvrage de synthèse, visant à donner une formulation plus précise et à diffuser plus largement encore sa théorie que ses articles précédents, dont certains sont repris, notamment le chapitre central, n° 5, sur les trois marchés (initialement paru dans *Sociological Quarterly* 47, 2006, et qui est déjà un classique cité partout). En tant que tel, c'est un ouvrage très court – cent soixante-dix-neuf pages très aérées, sans les notes et la bibliographie –, plus proche de l'essai que d'un livre de recherche. Si la brève synthèse de l'histoire des politiques religieuses du gouvernement communiste depuis 1949 est bien faite, les faits sociaux et descriptions y sont quasiment absents, sauf quelques brèves anecdotes. Somme toute, ceux qui y cherchent des informations nouvelles sur la religion en Chine (sauf s'ils n'ont rien lu sur la question) en reviendront bredouilles ou presque, mais les sociologues ayant un goût pour la théorie en tireront certainement un important profit.
- 3 L'ouvrage commence par plusieurs chapitres visant à établir les faits fondamentaux permettant de construire la théorie de l'auteur : la grande vitalité religieuse en Chine actuelle enterre sans recours toute forme de théorie de la sécularisation (chap. 1) ; pour comprendre ce phénomène, il faut partir de définitions rigoureuses et opératoires de la religion (un système cohérent, moral et organisé) et de ses formes incomplètes : semi-religion, quasi-religion, pseudo-religion (chap. 2) ; il faut aussi analyser l'athéisme et ses différentes formes, qui sont des acteurs, soutenus par l'État, du champ religieux (chap. 3) ; et analyser l'évolution de la régulation étatique du marché religieux (chap. 4). Le décor étant ainsi mis en place, Yang expose sa théorie : la religion se décompose en trois marchés : le rouge (religion légale), le noir (religion interdite et réprimée), et le gris (la zone intermédiaire, plus ou moins tolérée, mais toujours dans un statut incertain). La régulation trop forte de l'État crée un marché noir (Églises souterraines, etc.), mais aussi (car tout le monde n'est pas prêt à risquer sa vie ou sa liberté pour accéder aux biens religieux) un marché gris fait d'ersatz religieux (chap. 5). Le comportement des « consommateurs » (les gens qui cherchent des biens religieux) se comprend dans le cadre d'une économie de pénurie : les biens religieux offerts sur le marché rouge sont trop rares et de trop piètre qualité, d'où l'apparition de biens de

substitution sur le marché gris (chap. 6). Et tout cela se déroule non pas dans une situation d'absence, ou de monopole religieux, mais d'oligopole (plusieurs religions sont admises dans le marché rouge), ce qui n'est pas du tout une situation propre à la Chine, mais représente au contraire, selon Yang, un modèle dominant dans le monde.

- 4 Les théories du marché religieux laissent rarement indifférent ; elles entraînent l'adhésion enthousiaste de certains, et le rejet, parfois véhément, des autres. Ce n'est pas le lieu ici de reprendre encore une fois ce débat, je voudrais juste souligner qu'au travers des efforts considérables de Yang et de ses élèves (Yang organise chaque année en Chine des écoles d'été à grande échelle et y invite les principaux sociologues américains), la théorie du marché religieux reformulée par Yang acquiert dans le monde intellectuel en Chine un rôle très important, et qu'elle mérite donc d'être prise très au sérieux. De surcroît, Yang propose une théorie certes basée sur les textes classiques de Stark et Finke (les plus éminents représentants du paradigme) et adoptant certaines de leurs affirmations les plus essentielles (moins de régulation et plus de concurrence augmentent la vitalité religieuse, vue comme une chose positive pour la société), mais substantiellement reformulées ; il reproche en effet à ces derniers un intérêt exclusif pour l'offre religieuse au détriment de la demande. Yang propose en conséquence une approche politico-économique, qui observe les réactions du marché, et en particulier de la demande, aux évolutions de la régulation et de l'offre. Son travail est – par contraste avec les théoriciens susnommés – très peu quantitatif. Certains auteurs ont considéré qu'il s'agissait là d'une forme chinoise du paradigme du marché religieux ; Yang s'en défend vigoureusement, affirmant avec force que la sociologie en tant que science sociale ne doit s'intéresser qu'aux lois universelles, et suggérant (en n'esquissant cependant ici que de très vagues comparaisons) que son modèle s'appliquerait à bien d'autres pays. Son objectif est que le terrain chinois soit enfin le point de départ d'un saut qualitatif dans la sociologie des religions, plutôt que d'en être le simple récipiendaire comme lieu de vérification et d'application des théories en bout de chaîne (ce qui est le cas depuis longtemps), ou que de s'en retrancher sous couvert d'exceptionnalisme culturel : cet objectif est (de mon point de vue) hautement louable et Yang est certainement la personne la mieux placée aujourd'hui pour y parvenir.
- 5 En tant que théoricien clair, rigoureux et ambitieux, Yang se lit aisément, et donne beaucoup à penser. Je voudrais cependant exprimer ici des réserves sur la méthode et les conclusions. La première est l'absence totale de réflexion historique : sous le vocable de Chine, Yang parle uniquement de la République Populaire de Chine à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1949 – par contraste avec la démarche englobante, visant à analyser les continuités historiques et la diversité du fait religieux dans l'ensemble du monde chinois moderne, développée dans *The Religious Question in Modern China* (University of Chicago Press, 2011) de David Palmer et moi-même. Une des conséquences de ce choix est de jauger l'actuelle « vitalité religieuse » essentiellement en regard de la destruction lors de la Révolution culturelle (1966-1976) ; mais si l'on se fonde sur une bonne connaissance de ce qu'étaient en Chine le bouddhisme et le taoïsme au début du xx<sup>e</sup> siècle, parler simplement de leur état « florissant » aujourd'hui devient assez naïf, voire trompeur.
- 6 La plus importante de mes réserves cependant est la suivante : selon Yang, la forte régulation actuelle en République Populaire de Chine limite le développement tant du marché rouge (les associations patriotiques des cinq religions officielles) que du marché noir (Églises réprimées, Falungong, etc.) et entraîne donc la croissance extrême

du marché gris. Or, Yang décrit peu ce marché gris et le théorise essentiellement en termes diminutifs, comme étant composé de formes incomplètes de religion (semi-, quasi- et pseudo-) : cultes locaux sans « communauté morale », pratiques divinatoires sans vrai système de croyances, etc. En d'autres termes : si le gouvernement libéralise les pratiques religieuses (ce que Yang appelle ardemment de ses vœux), le marché gris diminuera fortement et les « consommateurs » pourront enfin se tourner vers de « vraies religions » plus satisfaisantes (au premier rang desquelles on devine aisément la présence du christianisme). Or, les diverses formes de pratiques religieuses que Yang classe dans le marché gris existent depuis très longtemps et se sont développées pendant des périodes où elles n'étaient pas contraintes, voire même étaient totalement encouragées par l'État impérial ; l'organisation communautaire des cultes locaux et les pratiques individuelles de perfection se sont de surcroît construites pendant des siècles (et encore aujourd'hui) en rapport étroit et en symbiose avec les « religions » au sens de Yang (bouddhisme et taoïsme), et nullement comme biens religieux de substitution. Il existe donc bien un marché gris, qui représente aujourd'hui en Chine la plus grande partie de la religion, mais la théorie de Yang, si elle explicite son existence, ne permet pas encore d'en rendre vraiment compte.